



La théorie du canapé Thierry Beinstingel décolle avec un représentant en papiers peints et sa jeune chef des ventes

THIERRY BEINSTINGEL
Ils désertent Fayard 252 pp., 19 €

D rôle d'endroit pour une rencontre. *Ils désertent* a pour décor une de ces boîtes où le vocabulaire de la vie quotidienne est résolument commercial. Le moral dépend des relations avec le patron, le chef ou les responsables (des équipes, des finances, de la logistique). Dans le roman, le chef change de chemisette, mais pas de discours (les deux sont moches). Il dit que «*la confiance, ça ne sert à rien*», qu'il faut jouer la rupture et déstabiliser les vendeurs, les rendre «*intranquilles*». La boîte vend des papiers peints, et il est décidé d'adjoindre le mobilier assorti. Surtout des canapés. Or, si nous comprenons bien, vendre des canapés tue le métier. De manière générale, méfiez-vous du canapé, nous dit l'auteur, Thierry Beinstingel. Ayez conscience de l'aliénation lorsque vous l'achetez. C'est la fin de la jeunesse, «*la mort de l'homme*», dit l'homme du livre, qui partage la vedette avec une jeune femme.

Tutoiement. Au-delà de la boîte, nous imaginons la zone périurbaine ornée de cubes en tôle et de ronds-points. On y accède en voiture, résidence principale du héros, qui a dans les reins «*deux fois la distance Terre Lune aller et retour, plus*

d'un million et demi de kilomètres». L'héroïne a une voiture aussi, forcément ; elle a un trois-pièces dans un immeuble neuf, à trente kilomètres de son travail. Le lotissement n'est pas engageant, mais sa carrière ne fait que démarrer, si tout va bien, elle ne restera pas toujours là. Celle du héros est en train de se terminer, c'est justement la jeune femme qui est chargée, par leur boss à tous les deux, de le virer. Le héros est le plus vieux et le meilleur représentant de la boîte. Il vendrait des papiers peints à un concessionnaire de maisons en verre. Ses clients, sur un grand quart du territoire hexagonal, sont des détaillants pas très huppés, dans des boutiques au doux nom de Déco rêve, Brico plus, Moquette plus, Brico style et Déco discount. Les personnages, eux, n'ont pas de nom. Quand on parle tout seul, est-ce qu'on décline son état civil ?

La jeune femme, vu son âge, s'attire le tutoiement. «*Tu as déjà presque trente ans et pas d'amour*». Le vieux, identifié par ses collègues comme «*l'ancêtre*» ou «*l'ours*» – 58 ans, dont quarante de boîte –, c'est «*vous*». «*Vous êtes arrivé à l'hôtel le dimanche soir*». On se reportera aux explications de Beinstingel sur son blog, «*Feuilles de route*», pour le choix de cette narration à la deuxième personne. Interpellation par l'auteur et en même temps monologue intérieur : le procédé fait merveille, y compris

dans les rares scènes où les deux personnages sont ensemble. Il raconte ses souvenirs, elle se tait : «*Démarrer une conversation anodine pour lui donner plus tard un coup de poignard dans le dos en lui annonçant son licenciement est au-dessus de tes forces*». Elle a tort de s'inquiéter : «*Vous n'êtes pas dupe*».

Balcon. De son père qui fut instituteur en Algérie, il tient une rhétorique impecable et riche. Rimbaud est son compagnon de voyage, il ne manque pas de se rendre sur sa tombe lorsqu'il visite un des quatre clients qu'il a à Charleville. Elle a conservé Hannah Arendt dans sa bibliothèque. Elle a une sœur mécanicienne, «*carrossier, précise t-elle toujours*». Cheminant avec l'un, avec l'autre, en alternance, nous vérifions leur appartenance au monde d'aujourd'hui, redoutons leur défaite, adoptons leurs victoires. Nous voilà sur un balcon, perdu «*au milieu d'une mer d'indigo*», ou arrêté en bordure de bitume, bouleversé par les odeurs d'herbe qui s'épanouissent, la «*parade sauvage*». Rien de plus poétique que ce roman du travail, rien de plus profondément original que ces deux individus pris comme tout un chacun dans la marche de l'entreprise.

CLAIRE DEVARRIEUX

«*Retour aux mots sauvages*», le roman précédent de Thierry Beinstingel, paraît au Livre de poche.